

Jill ou Face

Pauline L. Boulba et Aminata Labor

Qui était Jill Johnston ? Ni une catcheuse devenue sénatrice, ni une tenancière de bar, même si elle s'est beaucoup bagarrée avec les mots et les idées, avec une sacrée gouaille et pas moins de charisme. Étasunienne, Jill Johnston a principalement vécu à New York, de 1929 à 2010. Comme elle a toujours cherché à dynamiter les barrières entre les catégories et les genres, la présenter implique quelques détours et virages en épingle.

Danseuse et écrivaine, elle a accompagné de ses gestes et de ses textes, une période de redéfinition de la danse et de la performance qui s'éloigne dans les années 1960-1970 des salles de concert et de la virtuosité pour aller vers la rue, le quotidien, le répétitif et l'inframince. Mère de famille, elle devient militante féministe et lesbienne, au moment où les contrecultures et les luttes pour les droits des femmes et les droits civiques battent leur plein.

Dès lors, ses engagements artistiques et militants fusionnent dans son écriture, constituée d'allers-retours constants entre art et vie intime. Elle n'a de cesse d'affirmer, comme le slogan de cette période, que "le personnel est politique", que les œuvres sont indissociables de celles et ceux qui les créent, et que les jeux de mots, les *punchlines* et les digressions disent autant qu'un manifeste. De plus en plus expérimentaux, ses textes cherchent à déconstruire leur rapport à l'autorité du discours et de l'art : celle qui prône la "désintégration de la critique"¹ va jusqu'à éliminer la ponctuation, la narration, et la linéarité. Elle signe souvent ses textes de ses initiales, JJ ou jj, deux petites griffes qui deviennent des dessins.

Jill Johnston, c'est une "personne sympa, bien élevée et tarée"², un pitre et une fauteuse de trouble avec un profond esprit de subversion, pour qui "non" n'est souvent pas une réponse. D'abord reconnue et célébrée, elle n'est pourtant pas passée à la postérité : peu de gens la connaissent désormais aux États-Unis, et encore moins en France. Ses livres sont tous épuisés, n'ont jamais été réédités et sont encore moins traduits. Cet oubli marque plusieurs strates d'effacement dans les discours dominants : de la danse et de la performance dans les beaux-arts, des femmes dans l'histoire de l'art, des lesbiennes dans l'histoire du féminisme.

C'est ce que constate Pauline L. Boulba quand elle découvre l'œuvre de Jill Johnston en 2017. Elle est alors en thèse à Paris 8 en études en danse, et travaille sur les façons dont les spectateur-ices transforment et continuent de faire vivre les spectacles par leurs souvenirs et leurs analyses. Elle a déjà pour complice Aminata Labor, qui performe, danse et dessine, et collecte alors les récits de femmes dans les cortèges de tête des manifestations. Ensemble, iels participent à des manifs, des AG, puis font du rap, de la radio, des fanzines, des performances, des textes, du dessin, des traductions. Une multitude de choses en mouvement, toujours drôles et spontanées, jamais des formes tout à fait finies, plutôt volontairement "pas sûres, pas fiables et pas solides, pas faciles, pas visibles, pas dicibles"³.

Autour de Jill Johnston, iels commencent en 2020 une recherche qui va se déployer pendant plusieurs années et prendre la forme d'un spectacle, d'un film, de cette exposition et bientôt d'un

¹ « La désintégration d'une critique, analyse de Jill Johnston », performance à l'université de New York, Loeb Student Center, le 21 mai 1969.

² Comme le titre d'un de ses textes : Jill Johnston, *A nice well-behaved fucked-up person*, 1973.

³ Texte de Pauline L. Boulba et Aminata Labor chanté dans leur film *JJ*, 2023.

ouvrage qui mêle traductions, textes et dessins⁴. Pour elleux, cette figure n'est pas un sujet d'étude clos et extérieur : c'est une matière mouvante et vivante dont iels s'emparent, affirmant "la nécessité de s'autoriser à inventer les œuvres afin de s'inventer soi-même"⁵. Il ne s'agit pas de sanctifier et figer les œuvres du passé, mais de les activer dans le présent selon une multiplicité de possibles : "parler avec l'œuvre / marcher dans l'œuvre / goûter l'œuvre / manger l'œuvre / voyager avec/dans l'œuvre / délirer l'œuvre / régresser l'œuvre / pirater l'œuvre / fictionner l'œuvre / déborder l'œuvre"⁶.

Quand iels se heurtent à des archives manquantes, des images et des films dont les droits d'utilisation sont trop chers, Pauline L. Boulba et Aminata Labor tournent elleux-même les scènes, continuent les histoires, créent de fausses archives de témoignages, flyers et séquences photos, insérées sans distinction au sein des vraies. Ce rapport à la *fan fiction* dans le processus de recherche vient chatouiller la rigueur, le sérieux et la déontologie qu'on prête habituellement aux artistes-chercheur-ses, qu'il faudrait peut-être ici renommer en fan girls-élucubratrices ou détectives-prestidigitatrices.

Pour leur exposition aux Capucins, Pauline L Boulba et Aminata Labor composent un espace entre la chambre d'ado, le centre d'archives, la manifestation, et le carnet de notes. On y navigue entre des extraits de films, des dessins d'Aminata Labor, des objets et des espaces de consultation, de lecture, et de repos. Sur les écrans alternent des entretiens de personnes proches de Jill Johnston, mais aussi des apparitions de militantes fictives et des archives mises en scène. Le tout compose un portrait collectif de ces *jill et une vies*. Les visages des protagonistes se retrouvent sur le "Dykini" accroché à côté : un jeu de cartes Panini détourné, où les joueurs de foot sont remplacés par les personnalités croisées dans cette enquête.

Au centre de l'espace, on peut s'asseoir sur un vaste banc en forme de J, au dossier sinueux et au revêtement rétro. Munie de poches à brochures, de coussins sonores ou recouverts de canevas aux titres des livres de Jill Johnston, cette curieuse assise peut servir de lieu de rendez-vous et de base arrière pour contempler les différents espaces de l'exposition.

Une fois dessus, on a une vue imprenable sur une vaste bannière présentant une biographie fictionnelle et poétique de Jill Johnston, inscrite à la javel sur du tissu jean, qui mêle notamment injures homophobes et noms de ballets classiques de l'histoire de la danse. Sous couvert d'humour, ces jeux de mots parlent de l'importance structurante des injures dans la vie des personnes minorisées qui les reçoivent. Le sociologue Didier Eribon parle à ce propos d'un cheminement de toute une vie, de la honte à l'affirmation et au retournement du stigmate. Il souligne que nous sommes chacun-e des produits des insultes que l'on reçoit, et qu'on "ne s'affranchit jamais" totalement de l'injure : "il ne suffit pas d'inverser le stigmate, ou de se réapproprier l'injure et de la resignifier pour que leur force blessante disparaisse à tout jamais"⁷.

Disséminées dans l'espace, plusieurs gouttes en peluche et des formes ondulées constituent autant de motifs aquatiques, liés à un épisode de 1970 où Jill Johnston se déshabille au beau milieu d'un gala mondain pour sauter dans la piscine, éclaboussant ainsi les conventions sociales comme à son habitude⁸. Se plonger dans la vie et l'œuvre de Jill Johnston, écouter celles qui l'ont

⁴ Pauline L. Boulba, Aminata Labor, Rosanna Puyol Boralevi et Nina Kennel, *JJ*, Brook, 2024 [à paraître].

⁵ Pauline L. Boulba, *Critiquer la danse. Réceptions performées et critiques affectées*, Presses Universitaires de Vincennes, 2023, p. 21.

⁶ *ibid.*

⁷ Didier Eribon, *Retour à Reims*, Fayard, 2009, p.227-8.

⁸ La chercheuse Clare Croft, qui est en train d'écrire une biographie de Jill Johnston, en parle comme des "lesbian splashes" qui éclaboussent les disciplines.

connue, interroger les causes de sa disparition des études en histoire de l'art et de la danse, c'est s'émerveiller de la radicalité et de l'audace de paroles et de gestes qui ont plus de cinquante ans. C'est également travailler au présent à une tâche plus vaste et complexe : le lent et nécessaire défrichage d'une histoire de l'art canonique pour que les femmes, les personnes LGBT et les minorités prennent la place qui leur est dûe. Le faire aux côtés de Pauline L. Boulba et Aminata Labor, c'est le faire dans un sillage joyeux et impertinent "en étant "sérieux-ses quant à ses buts mais pas forcément solennel-les"⁹.

Mathilde Belouali

Cette exposition est réalisée en collaboration avec Triangle-Astérides, Centre d'art contemporain d'intérêt national, Marseille, où est présentée en écho l'exposition collective « Hymne aux murènes » avec Fabienne Audéoud, FSB Press, Cécile Bouffard avec Eileen Myles, Pauline L. Boulba, Claude Eigan, Gustave Girardot, Aminata Labor, Natacha Lesueur, Ingrid Luche, Béatrice Lussol, Bruno Pélassy, entre le 21 juin et le 13 octobre 2024.

Les deux expositions sont soutenues par la DRAC PACA dans le cadre du programme « Mieux Produire Mieux Diffuser ».

cf. Clare Croft, "Lesbian Echoes in Activism and Writing *Jill Johnston's Interventions*" in *Futures of Dance Studies* ed. Susan Manning, Janice Ross et Rebecca Schneider, University of Wisconsin Press, 2020, p. 131.

⁹ Jill Johnston, "Pète au casque, la fête aux Scull", in Pauline L. Boulba, Aminata Labor, Rosanna Puyol Boralevi et Nina Kennel, *JJ, Brook*, 2024, p. 54.